

LA VASE À SOIF

Ghost



La Vase a Soif

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Retour de la Prodigue	4
Chapitre 2 : L'Exhumation du Sel	9
Chapitre 3 : Le Créancier de l'Ombre	15
Chapitre 4 : Le Code du Patriarche	19
Chapitre 5 : La Sueur des Murs	24
Chapitre 6 : Le Sang de l'Héritier	29
Chapitre 7 : L'Agonie du Gardien	35
Chapitre 8 : L'Éveil du Grand Secret	41
Chapitre 9 : Le Sacrifice de la Dévote	46
Chapitre 10 : Le Silence de la Vase	52

Chapitre 1

Le Retour de la Prodigue

Le thermomètre à mercure sur le tableau de bord de la Dodge Dart 1974 a cessé de faire semblant ; il a simplement explosé à l'entrée de la paroisse de Terrebonne. Quarante-quatre degrés à l'ombre des cyprès chauves, et il n'y a pas d'ombre. Camille Delacroix écrase une cigarette dans un cendrier plein de cadavres de filtres, sa sueur collant sa chemise en lin à son siège comme une seconde peau dont elle n'aurait jamais voulu. Devant elle, l'allée des chênes de la propriété Delacroix ne ressemble plus à une entrée majestueuse, mais à la trachée d'un géant en train de s'étouffer.

- * 98% (L'air se boit à la paille).
- * Agonisante. Les mousses espagnoles pendent comme des lambeaux de chair grise.
- * Ferreuse. Ça sent le sang séché et la vase qui s'évapore.

Le bayou recule. Camille s'arrête au bord de ce qui fut une berge et contemple le désastre. La sécheresse a transformé l'eau noire en une croûte de boue craquelée, révélant des choses que le silence aurait dû garder : des vieux pneus, des carcasses de moteurs, et ces foutus piliers de bois qui ressemblent à des doigts déterrés. Elle sort de la voiture. Le sol est chaud sous ses bottes, une chaleur pulsante, presque organique.

La maison est là. Une carcasse coloniale qui pèle sous le soleil.

Sur la véranda, Beau est déjà là. Il tient un verre de bourbon dont les glaçons ont

fondu avant même qu’il ne puisse porter le liquide à ses lèvres. Il a pris du ventre, de l’amertume et une ride du lion qui lui barre le front comme une cicatrice de guerre. À côté de lui, Sarah, raide comme un piquet de clôture, un chapelet enroulé si fort autour du poignet que ses doigts virent au blanc nacré.

— T’as mis le temps, crache Beau sans la regarder. Le vieux refuse de crever proprement tant que t’es pas là pour voir le spectacle.

— Bonjour à toi aussi, Beau. Toujours un charme fou, réplique Camille.

Elle monte les marches de bois. La structure gémit. Ce n’est pas un craquement de bois sec, c’est un soupir de sommier fatigué. Sarah s’approche, ses yeux injectés de sang par le manque de sommeil ou l’excès de piété, elle pose une main moite sur le bras de sa sœur.

— Il ne parle plus, murmure-t-elle. Il écoute.

— Il écoute quoi ?

— La terre. Elle a soif, Camille. On l’entend la nuit. Elle gratte.

Camille se dégage. Elle entre dans le vestibule. L’odeur la frappe comme un coup de pelle : un mélange de lavande rance, d’urine et cette odeur de marais putride qui semble s’infiltrer par les fentes du parquet. Elle grimpe l’escalier, chaque marche étant une note désaccordée dans une symphonie de décomposition.

* 102 ans (officiellement).

* Erratiques.

* Parcheminée, translucide, laissant voir des veines noires comme de l’encre de seiche.

* Inconnu. Refus total de nourriture et d'eau.

La chambre est plongée dans l'obscurité, les rideaux de velours lourd interdisant au soleil de Louisiane d'entrer. Elias est un gisant de cuir sur un lit à baldaquin qui semble trop grand pour lui. Ses yeux sont ouverts, fixés sur le plafond avec une intensité terrifiante. Ses mains, noueuses comme des racines de palétuviers, sont crispées sur le pommeau d'une canne en bois de fer posée sur le drap.

Camille s'approche. Elle se souvient de cet homme comme d'une montagne de colère et de mélasse. Aujourd'hui, il n'est qu'un signal de détresse biologique.

— Grand-père ?

Le vieil homme ne cille pas. Sa respiration est un sifflement de vapeur. Camille remarque alors quelque chose de troublant. Elias ne respire pas au rythme de ses poumons. Il semble attendre un signal.

Derrière elle, Beau entre dans la chambre, suivi de Sarah. Le trio se tient là, les héritiers du sel et de la vase, observant le vestige d'un empire bâti sur des secrets enfouis trop profondément pour être exhumés sans dégâts.

— Il a fait ça toute la journée, dit Beau d'une voix rauque. Il tape.

— Il tape ? demande Camille.

Comme pour lui répondre, la main d'Elias se soulève, un mouvement mécanique, dépourvu de fluidité humaine. Le pommeau de la canne s'élève de quelques centimètres.

TOC.

Le son est sec. Il résonne dans toute la pièce, vibrant dans les os de Camille.

— C'est quoi ça ?

— Un code ? suggère Sarah en tremblant. Il essaie de nous dire où est l'argent.

— Ferme-la avec ton fric, Sarah, grogne Beau. Il fait ça depuis que le bayou a commencé à reculer. Dès qu'un mètre de vase se change en poussière, il accélère le rythme.

TOC. TOC.

Elias tourne lentement la tête vers Camille. Ses pupilles sont d'immenses puits de pétrole noir. Sa bouche s'entrouvre, révélant une langue sèche comme un morceau de cuir. Il ne forme pas de mots, il n'en a plus. Il ne reste que la percussion.

Soudain, le bruit change. Ce n'est plus seulement le bois sur le plancher.

Un grondement s'élève. Ce n'est pas le tonnerre — le ciel est d'un bleu cruel et sans nuages. Cela vient d'en bas. De sous les fondations. Un bruit de succion massif, comme si la terre elle-même essayait d'avaler une gorgée d'air à travers une paille bouchée par la boue.

TOC. TOC. TOC.

Le rythme d'Elias s'accélère. Sa canne martèle le sol avec une force impossible pour un homme de son âge.

— Arrêtez-le ! crie Sarah en se bouchant les oreilles.

Beau s'avance pour saisir la canne, mais Elias la serre avec une vigueur surnaturelle.

Ses yeux ne sont plus fixés sur le plafond, mais sur le parquet, sur les interstices entre les planches de chêne noir.

Et là, Camille l'entend.

Sous la maison, quelque chose répond. Ce n'est pas un écho. C'est un grognement viscéral, liquide, une vibration qui fait trembler les verres de cristal sur la commode et les os dans leurs poitrines. C'est le son d'une gorge immense qui se racle, saturée de sédiments et de rancœur millénaire.

La vase remonte par les fentes du bois. Une substance visqueuse, noire, chargée de l'odeur métallique du sang frais, commence à suinter au rythme des coups de canne.

Elias sourit. C'est une vision d'horreur : ses gencives sont noires.

Le rythme s'établit maintenant dans une cadence parfaite.

Haut. Bas. Appel. Réponse.

TOC. (La canne)

GLUG. (Le bayou sous leurs pieds)

La maison Delacroix ne repose pas sur de la terre ferme. Elle flotte sur une faim qui vient de se réveiller, et la première gorgée est toujours la plus longue.

TOC.

GLUG.

TOC.

Chapitre 2

L'Exhumation du Sel

Le soleil n'est plus un astre, c'est une sentence de mort en gros calibre tirée à bout portant sur la Louisiane.

Quarante-huit degrés à l'ombre des chênes chauves, et l'ombre elle-même a déserté, laissant la propriété des Delacroix nue sous une lumière blanche, chirurgicale, qui écorche les rétines. L'eau du bayou s'est retirée comme une gencive malade sur une dent pourrie. Ce qui reste ? Une croûte de sel, une vase craquelée qui exhale une haleine de charnier préhistorique. Et au milieu de ce désert de boue noire, le secret du patriarche commence à pointer le bout de ses métacarpes.

Beau Delacroix transpire. Ce n'est pas une sueur de chaleur, c'est une liquéfaction de l'âme. Sa chemise de lin à huit cents dollars est collée à son dos comme une seconde peau de reptile. Il arpente la véranda, le regard rivé sur les formes blanches qui émergent du limon, là où le quai s'arrête désormais dans le vide.

— C'est pas possible, Camille. Regarde-moi ça. C'est un cauchemar de relations publiques. On ne peut pas vendre un terrain qui vomit des cadavres à chaque canicule.

Il pointe un doigt tremblant vers une cage thoracique qui émerge du sel, dressée vers le ciel comme les vestiges d'un drakkar échoué. Juste à côté, un fémur. Puis une mâchoire. Des dizaines. Des centaines de fragments de chaux humaine que le retrait des eaux a exhumés dans un ricanement minéral.

— Ce ne sont pas des cadavres, Beau, murmure Camille. Sa voix est sèche, craquelée comme le sol. Ce sont des archives.

— Les archives de quoi ? De l’asile ? Si le promoteur voit ça, la clause de rachat saute. On sera ruinés. Je vais appeler une pelleteuse. On va recouvrir ça avant que la presse ne ramène ses drones.

Beau délire. La panique est un acide qui ronge son pragmatisme de courtier. Il voit des dollars s’envoler là où Camille voit des ancêtres oubliés par la géographie. Elle sent l’odeur de la vase : un mélange de fer, de soufre et de quelque chose de plus ancien, une note de musc organique qui ne devrait pas exister dans ce paysage de dessiccation.

Soudain, le rythme reprend.

TOC.

Au-dessus d’eux, dans la chambre verrouillée, le patriarche Elias a frappé le parquet avec sa canne de malheur.

GLUG.

Et la réponse vient d’en bas. Pas du bayou. Pas de l’extérieur. Mais des profondeurs immédiates, de sous les lattes de chêne de la véranda. Une succion visqueuse. Une déglutition souterraine.

Camille s’immobilise. Elle observe Sarah.

Sarah, la dévote. Sarah, celle qui prie pour que les démons restent dans les trous. Elle est accroupie près du bord de la terrasse, là où l’ombre portée de la demeure rejoint la vase. Elle ne prie pas. Elle a un seau en fer blanc à ses côtés. Ses mains sont rouges.

Pas du sang des Delacroix, pas encore.

Elle sort un morceau de viande. Un cœur de bœuf, massif, violacé, encore dégoulinant.

— Sarah, qu'est-ce que tu fous ? hurle Beau, sa voix montant dans les aigus de l'hystérie.

Sarah ne répond pas. Ses lèvres bougent dans une litanie inaudible, un chapelet de syllabes qui n'appartiennent à aucune messe connue. Elle glisse le morceau de viande dans une fente entre deux piliers de fondation, là où la vase a creusé une cavité béante, une bouche d'obscurité que la sécheresse a rendue accessible.

Un bruit de déchirement monte de l'ombre. Un bruit de mastication mouillée.

— Elle le nourrit, souffle Camille. Elle nourrit le Grand Secret.

— Arrêtez vos conneries ! Beau descend les marches quatre à quatre, ses chaussures de cuir s'enfonçant dans le sel qui crisse. Sarah, dégage de là ! On doit appeler la police, ou le croquemort, ou n'importe qui, mais on ne donne pas à bouffer à la boue !

Il saisit Sarah par l'épaule. La dévote se retourne. Ses yeux sont d'un blanc de craie, les pupilles réduites à des têtes d'épingles.

— Il a faim, Beau. La vase a soif. L'eau est partie, alors il lui faut le reste. Tu veux que ce soit ton sang ? Ou celui de la terre ?

TOC.

Elias frappe encore. Plus fort. Un coup sec qui résonne jusque dans les dents des héritiers.

Sous Beau, le sol se met à vibrer. Ce n'est pas un séisme. C'est un mouvement de reptation. Les ossements dans le bayou semblent s'agiter, portés par une onde de choc liquide qui remonte le long des piliers de la maison. Le sel se soulève en petites pyramides nerveuses.

— Regarde, Beau ! Camille pointe le vide. Regarde ce que tu voulais vendre !

Le bayou n'est pas mort. Il s'est juste concentré. Toute l'humidité de la région semble avoir été aspirée vers ce point unique, sous la maison des Delacroix. La vase noire commence à bouillir entre les ossements. Elle s'élève, saturée, brillante, comme du pétrole vivant. Elle ne coule pas vers le lit du fleuve. Elle rampe vers la maison. Elle suit le sang que Sarah a laissé couler.

Beau recule, mais ses pieds sont pris. Le sel n'est plus sec. Il est devenu une pâte collante, une mélasse qui s'agrippe à ses chevilles.

— Aidez-moi !

— On ne peut pas aider la terre à ne pas manger, dit Camille. Elle a un carnet à la main, elle commence à dessiner. C'est frénétique. Ses traits capturent la structure des côtes humaines qui émergent, comme si elles formaient une portée musicale.

Le Grand Secret n'est pas un crime. Le Grand Secret est une symbiose.

Depuis un siècle, Elias Delacroix gardait la bête hydratée. Il lui offrait sa jeunesse, puis sa santé, puis ses silences. Mais le soleil a changé la donne. La chaleur a évaporé le pacte. Maintenant, l'entité sous les planches veut le capital, pas seulement les intérêts.

La vase remonte par les interstices de la véranda. Elle est noire, huileuse, chargée de cette odeur de fer qui sature les poumons. Elle lèche les chaussures de Sarah qui reste

immobile, offerte. Elle englobe les mollets de Beau qui hurle maintenant des insultes, des chiffres, des noms d'avocats, tout ce qui compose son monde de papier face à l'absolu du limon.

GLUG.

La maison gémit. Un pilier craque. La structure entière s'affaisse de quelques centimètres, aspirée par la bouche invisible qui se goinfre en dessous.

Dans la chambre du haut, le patriarche ne tape plus. Il rit. Un rire de parchemin qui se déchire. Un rire de quelqu'un qui sait que la faim est la seule vérité qui survit à l'histoire.

Camille s'approche du bord. Elle voit les ossements dans le bayou se dresser totalement, comme si la vase les utilisait comme des exosquelettes pour ramper plus vite. Des bras de boue armés de fémurs. Des têtes de sel sans visage.

— Ce n'est pas une exhumation, Beau, dit-elle en observant son frère s'enfoncer jusqu'aux genoux dans le sol devenu liquide. C'est une récolte.

Elle ramasse une poignée de cette substance noire. Elle n'est pas froide. Elle est brûlante. Elle palpite. C'est le cœur de la Louisiane, condensé dans une haine hydraulique.

Sarah tend ses mains vers la fente sous la véranda. Elle ne donne plus de viande. Elle offre ses doigts. Un par un. Ils disparaissent dans l'obscurité avec un bruit de succion satisfait.

Le sel craque. La maison penche. La forêt de cyprès aux alentours semble se rapprocher, ses racines cherchant elles aussi à s'abreuver à la source de noirceur qui vient d'éclater sous les Delacroix.

L'odeur de fer devient insupportable. C'est l'odeur d'une forge où l'on bat le sang pour en faire de la terre.

TOC.

Un dernier coup de canne. Le signal final.

La véranda explose vers le haut. Non pas sous la pression d'une bombe, mais sous la poussée d'une masse de vase si dense qu'elle a la consistance du muscle. Elle jaillit entre les planches, une colonne d'ébène liquide qui s'enroule autour de Beau, étouffant ses cris de courtier, recouvrant son lin immaculé d'une couche de péché géologique.

Camille recule, son carnet contre la poitrine. Elle voit la vase dessiner des formes sur le bois, des hiéroglyphes de sédiment qui racontent le premier meurtre, la première soif, le premier Delacroix qui a compris que pour posséder la terre, il fallait se laisser posséder par elle.

La chaleur redouble. Le ciel est un four blanc.

Au milieu du chaos, le bayou asséché semble sourire à travers ses dents d'os. La vase a trouvé sa source. Elle ne boit pas d'eau. Elle boit du temps. Elle boit des lignées.

Et dans le silence qui suit le dernier cri de Beau, on n'entend plus que le bruit du sel qui cristallise sur les corps, refermant la plaie de la terre sur une nouvelle couche d'archives.

Chapitre 3

Le Créancier de l'Ombre

Le téléphone de Beau Delacroix n'est plus un objet de télécommunication, c'est un cancer vibratoire niché dans la poche de son pantalon en lin froissé, une tumeur rectangulaire qui lui dévore la cuisse à chaque impulsion électrique. 14h02. Le soleil de Louisiane est un couperet blanc qui transforme l'air en une soupe de soufre et de mouches. Beau fixe l'écran. *Appel Masqué*. Encore. Toujours. Ce n'est pas une banque, ce n'est pas un huissier, c'est le son du vide qui réclame ses intérêts.

(NOTE DE LA RÉDACTION : L'HUMIDITÉ EST UNE OPINION POLITIQUE DANS LE BAYOU, ET AUJOURD'HUI, L'OPPOSITION EST RADICALE.)

Il décroche. Il ne dit rien. À l'autre bout, le silence a le goût du cuivre. Une voix, grasse comme une friture de bord de route, finit par ramper dans son oreille : « Beau. Le temps est une ressource non renouvelable, contrairement à tes dettes. On a racheté ton dossier, petit. On ne veut pas ton argent, on veut la terre. Celle qui pue sous tes pieds. »

Beau raccroche. Ses mains tremblent. Il regarde la maison des Delacroix, cette carcasse de bois blanc qui semble s'enfoncer de trois centimètres dans la vase à chaque fois que le patriarche, là-haut, lâche un râle. Elias se meurt, et avec lui, la protection contre les loups. Mais Beau sait. Il a toujours su. Il y a un trésor. Une légende de lingots confédérés ou de diamants de sang enfouis quand les eaux étaient encore claires. Une fiction familiale devenue sa seule bouée de sauvetage.

Il attrape une pelle dans le hangar à outils. Elle est rouillée, le manche est poisseux de sève séchée. Il marche vers le jardin, ou ce qu'il en reste : un cimetière de rosiers

calcinés et de terre craquelée qui ressemble à une peau de crocodile géant.

SCÈNE 12 – EXTÉRIEUR / JARDIN – JOUR

BEAU (35 ans, le regard haché par l'insomnie) frappe le sol. Le bruit est sourd. Inhumain.

Il creuse. La première couche est du sel pur. La canicule a fait remonter les larmes du sol. À trente centimètres, la terre change de couleur. Elle passe du gris cendre au brun fétide. Beau sue des perles de bourbon et de terreur.

« Où est-ce qu'il est ? » grogne-t-il, s'adressant aux racines mortes. « Où est l'or du vieux fou ? »

Il frappe encore. La pelle ne rencontre pas de métal. Elle s'enfonce dans quelque chose de mou. Un bruit de succion retentit, comme une botte qu'on retire d'un marécage. Beau s'arrête. Il s'attend à voir un coffre, une boîte, n'importe quoi qui brille.

Au lieu de cela, une bulle de goudron éclate à la surface du trou. Une odeur de vieille viande et de pétrole brut envahit ses narines. Ce n'est pas de l'eau. Ce n'est pas du pétrole. C'est une résine noire, visqueuse, plus sombre que la pupille d'un requin. Elle ne stagne pas. Elle bouge. Elle s'écoule, contre toute logique gravitationnelle, en direction des fondations de la maison.

[INJECTION DE DONNÉES : ARCHIVES GÉOLOGIQUES DES DELACROIX]

- Sédiment 1 : Haine ancestrale (30%)
- Sédiment 2 : Silences sous serment (45%)
- Sédiment 3 : Matière organique non identifiée (25%)

Beau lâche la pelle. La résine commence à bouillonner. Elle remonte le long de la lame, dévorant la rouille avec une faim électromagnétique. Il recule, mais le sol sous

lui est devenu malléable, une pâte à modeler macabre.

« Papa ? » hurle-t-il vers la fenêtre de la chambre d'Elias.

Pas de réponse. Juste le rythme. *Toc. Toc. Toc.* Le vieillard frappe sa canne là-haut. Un code de morse pour les damnés.

La résine noire s'étale maintenant comme une nappe d'huile sur l'océan, mais elle a des veines. Des veines bleues qui palpitent sous la surface visqueuse. Beau voit des formes se dessiner dans la flaque : des visages qu'il croit reconnaître, des bouches ouvertes qui ne crient pas, elles boivent. La vase a soif. Elle s'étire vers la véranda, une langue d'ébène liquide qui cherche la faille, le bois pourri, l'entrée vers le sang frais.

Beau essaie de courir, mais ses chaussures en daim restent collées au sol. La terre est devenue une ventouse. Les créanciers au téléphone n'étaient que des prédateurs de surface. Ici, c'est le Créancier de l'Ombre qui vient collecter les intérêts.

Le ciel tourne au violet électrique. La chaleur est telle que l'air semble se déchirer.

Un craquement retentit. Ce n'est pas une branche. C'est la structure même de la réalité qui cède. La vase ne se contente plus de couler ; elle s'érige. Elle forme des piliers de ténèbres qui s'enroulent autour des colonnes de la maison, comme des mains de géant réclamant leur dû.

Beau tombe à genoux. La résine lui lèche les doigts. C'est froid. Plus froid que l'azote liquide. Un froid qui ne brûle pas la peau, mais qui éteint les souvenirs. Il voit sa vie de courtier, ses transactions frauduleuses, ses nuits à la Nouvelle-Orléans, tout cela aspiré par la viscosité noire.

« C'est pas de l'or... » chuchote-t-il, les yeux exorbités. « C'est de la mémoire liquide.

»

La maison gémit. Un gémissement de bois et de métal qui ressemble à un orgasme funèbre. La vase a trouvé la source. Elle ne boit pas l'eau du bayou asséché. Elle boit la lignée des Delacroix, un centimètre après l'autre, remontant les marches, infiltrant les fissures, cherchant le cœur battant du patriarche pour clore enfin le grand livre des comptes.

Soudain, le téléphone dans sa poche sonne une dernière fois.

Beau ne répond pas.

C'est la terre qui décroche.

L'obscurité monte maintenant jusqu'à sa taille, une étreinte de goudron biblique qui le soude au jardin de ses ancêtres. Il n'est plus un homme. Il est une archive. Un chapitre de plus dans la géologie du péché.

Le soleil s'éteint brusquement derrière un nuage de cendres invisibles.

La vase soupire.

Elle est presque rassasiée.

Chapitre 4

Le Code du Patriarce

Quarante-deux degrés à l'ombre des magnolias rachitiques et pas une goutte d'humidité pour huiler les rouages de l'enfer. La Louisiane n'est plus un État, c'est une plaque chauffante sur laquelle les Delacroix grillent comme des insectes sous un verre grossissant. Dans la chambre du haut, Elias frappe. *STUMP. STUMP. STUMP.* Le son ne sort pas du bois ; il semble émaner de la structure moléculaire de l'air. Camille est prostrée contre le chambranle de la porte du bureau, une cigarette éteinte entre les lèvres, le lin de sa robe collé à son dos par une sueur qui pue la peur ancestrale.

Elle compte.

Elle ne compte pas des secondes. Elle compte des impacts.

48 battements par minute.

Un rythme sinusal. Trop régulier pour un mourant. Trop lent pour un homme.

« Tu ne meurs pas, vieux débris », siffle-t-elle contre le bois sombre du bureau d'Elias. « Tu synchronises. »

Le bureau est un mausolée de cuir et de poussière ferreuse. L'odeur de la vase remonte par les bouches d'aération, une exhalaison de charogne millénaire et de chlorophylle pourrie. Camille ne cherche pas un testament. Elle cherche l'explication de la cadence. Elle force le tiroir central avec un coupe-papier en argent massif, un objet qui a probablement servi à énucléer des rêves au siècle dernier. Le bois craque. Un cri de trahison.

À l'intérieur, pas de bijoux. Pas de liasses de billets. Juste un empilement de registres

de bord et une boîte en fer-blanc rouillée portant l'emblème de la *Standard Oil* de 1930.

État du sol : Liquéfaction sévère.

Observations : Les piliers de la véranda ne soutiennent plus la maison. C'est la maison qui retient la terre de s'effondrer sur elle-même. Les battements ont commencé à 14h12. Fréquence : Sub-basse. Camille D. présente des signes de paranoïa aiguë. Elle croit que le bois respire. Elle n'a pas tort.

Camille déploie une carte du bayou datant de 2005. Les contours sont gribouillés frénétiquement à l'encre rouge. Des croix marquent des zones qui n'existent plus, englouties par Katrina, mais ce n'est pas le passage de l'ouragan qui est documenté ici. C'est ce qui est remonté après.

Elle trouve le contrat. Un papier parcheminé, saturé de sel, dont l'encre semble encore liquide sous ses doigts.

« À l'entité de la Basse-Fosse, en ce jour de reflux. »

Les mots dansent devant ses yeux. Elias n'a pas sauvé la propriété des eaux en 2005. Il a négocié un sursis. Tandis que la Nouvelle-Orléans se noyait sous les larmes de Dieu, le patriarche Delacroix s'agenouillait dans la boue noire du jardin derrière la serre. Il ne priait pas pour la survie de ses enfants. Il offrait la lignée comme ancrage.

STUMP. STUMP. STUMP.

Camille plaque ses mains sur ses oreilles. Le bruit ne vient plus du plafond. Il vient de sous ses pieds. De sous les lattes de chêne. Elle s'agenouille, ses genoux heurtant le tapis persan qui semble soudainement spongieux. Elle pose son oreille contre le sol.

Ce n'est pas une canne qui frappe.

C'est un muscle. Un cœur de la taille d'une chaudière, battant dans la vase, à trois mètres sous les fondations. La maison Delacroix n'est pas bâtie sur de la terre ferme. Elle flotte sur une créature de sédiments et de rancœur, une chose que la sécheresse actuelle est en train d'exposer à la lumière crue du soleil. La vase a soif car l'eau s'en va. Et quand l'eau s'en va, la chose réclame son dû liquide : le sang des Delacroix.

Elle feuillette le registre frénétiquement. Les dates correspondent.

2005 : Disparition de la tante Eléonore. Officiellement "emportée par la crue".

2012 : Disparition du jardinier haïtien. Officiellement "rentré au pays".

Chaque cycle de sécheresse exige une lubrification.

« Vieux fils de pute », hurle-t-elle vers le plafond, vers la chambre où Elias agonise dans son silence de cuir. « Tu nous as vendus pour garder ton foutu trône de sel ! »

Une vibration sourde parcourt les murs. Un cadre tombe, le verre explose sur le parquet. C'est le portrait de Sarah, la dévote, qui se brise. Camille rit, un rire sec, une toux de tuberculeuse. Elle comprend enfin le "Code". Elias ne frappe pas pour appeler à l'aide. Il bat la mesure. Il conduit l'orchestre du dessous. Il est le métronome d'une apocalypse domestique.

Elle trouve une liasse de polaroids au fond de la boîte. Ils sont jaunis, déformés par l'humidité. On y voit Elias, jeune, le visage couvert de boue noire, tenant quelque chose qui ressemble à un cordon ombilical sortant de la terre. Sur la photo suivante, l'objet a grandi. C'est une racine. Une veine. Une artère de bois et de goudron qui s'insinue dans la cave.

*Camille se lève. Le vertige l'assaille. Les murs du bureau semblent transpirer une huile noire. Le papier peint se décolle, révélant des veines de moisissure qui pulsent

en rythme avec le cœur souterrain.*

CAMILLE

(Chuchotant)

C'est pas un secret. C'est une colocation.

Elle se précipite vers la fenêtre. Dehors, le bayou est une plaie ouverte. La vase craquelle, révélant des formes blanchâtres : des cages thoraciques d'alligators, et d'autres choses, plus longues, plus droites. Des fémurs humains plantés comme des piquets de clôture. La terre recrache ce qu'elle ne peut plus digérer sans eau.

Le rythme s'accélère subitement.

STUMP-STUMP. STUMP-STUMP.

Tachycardie.

Camille regarde ses mains. Les veines sous sa peau deviennent sombres, d'un bleu-noir presque artificiel. Le pacte est biologique. La lignée n'est plus humaine, elle est une extension du système racinaire de la vase. Elle sent la soif. Une soif qui ne peut être éteinte par l'eau plate, mais par cette viscosité lourde, ce sel minéral qui coule dans ses propres artères.

Elle retourne au bureau et saisit le registre de 2005. À la dernière page, une empreinte de main en boue séchée. La main d'Elias. Et en dessous, une place vide. Une place pour la génération suivante.

« Tu m'entends, Elias ? » crie-t-elle. « Je ne signerai pas ! Je vais brûler cette baraque ! Je vais transformer ton pacte en cendres ! »

Le martèlement s'arrête net.

Le silence qui suit est plus terrifiant que le vacarme. C'est le silence d'une bête qui retient son souffle juste avant de bondir.

Une fissure s'ouvre au milieu du bureau. Pas une fissure de bois sec. Une déchirure. De la vase, épaisse comme du pétrole brut, commence à sourdre de la fente. Elle ne s'étale pas ; elle rampe. Elle a une intention. Elle se dirige vers les chevilles de Camille, avec la lenteur inévitable d'une marée montante.

Camille recule, mais le sol est devenu mou. Ses talons s'enfoncent dans le parquet qui a la consistance du sable mouvant. Elle réalise alors que le bureau d'Elias n'est pas une pièce. C'est un estomac.

Elle saisit le téléphone sur le bureau, mais le combiné est rempli de boue. Aucun signal. Juste le gargouillis d'un monde qui se noie dans sa propre décomposition. Elle jette un regard vers la fenêtre : le soleil est devenu une pièce de cuivre rouge, un œil aveugle observant l'extinction des Delacroix.

« Beau avait raison », murmure-t-elle alors que la vase lèche le bord de sa robe. « On n'est pas des héritiers. On est des engrais. »

Le martèlement reprend, mais cette fois, il vient de l'intérieur de sa propre poitrine.

STUMP. STUMP. STUMP.

Elle ne décode plus le message.

Elle le devient.

La Louisiane continue de cuire. La vase continue de boire. Et dans la chambre du haut, le patriarche ferme enfin les yeux, un sourire de cuir fendant son visage de gisant. Le relais est passé. Le battement continue, éternel, sous les lattes de la véranda, là où le sang et la boue ne font plus qu'un.

Chapitre 5

La Sueur des Murs

Le thermomètre a explosé à quatorze heures, une éjaculation de mercure sur le carrelage fêlé de la cuisine, et depuis, le temps n'est plus une ligne, c'est une flaque noire qui stagne. Quarante-sept degrés à l'ombre des chênes malades. La Louisiane est un four à céramique où Dieu a oublié ses créations ; tout ce qui n'est pas cuit est en train de pourrir. Camille sent ses poumons se tapisser d'une pellicule de goudron invisible à chaque inspiration. L'air n'est plus de l'oxygène, c'est une soupe de particules fécales, de pollen rance et de cette foutue odeur de fer qui remonte par les fentes du parquet.

SCÈNE 1 : LA DEMEURE (GROS PLAN SUR L'HUMIDITÉ)

Le papier peint de la salle à manger, un motif floral délavé datant de la Reconstruction, se décolle en lambeaux de peau morte. Sous la tapisserie, les murs transpirent. Ce n'est pas de l'eau. C'est un liquide visqueux, d'un rouge-brun de rouille ancienne, qui perle le long des lattes de pin. Camille passe un doigt sur la cloison. Elle porte le liquide à ses lèvres. Le goût est une gifle : sang, sel, et cette amertume de vase millénaire qui a digéré des générations de racines et de cadavres d'alligators.

La maison Delacroix ne se contente plus de craquer. Elle déglutit.

— Tu l'entends, n'est-ce pas ?

Sarah est là, dans l'encadrement de la porte de la bibliothèque. Elle porte sa robe de dimanche, celle avec les collets de dentelle qui étranglent le cou, mais la robe est

trempée, collée à son corps maigre, révélant la cage thoracique qui bat comme celle d'un oiseau pris au piège. Ses yeux ne sont plus que des pupilles dilatées, deux trous noirs aspirants. Elle ne cligne plus des paupières.

— Sarah, tu devrais t'asseoir. La chaleur te...

— La chaleur n'est qu'un révélateur, Camille. C'est le solvant. Elle dissout le vernis des mensonges.

Sarah s'avance. Ses pieds nus laissent des empreintes de boue humide sur le tapis alors qu'il ne pleut pas depuis trois mois. Elle vacille, ses bras tendus comme si elle cherchait à accorder un instrument invisible. Soudain, ses genoux cèdent. Elle s'effondre, non pas de fatigue, mais comme si la gravité venait de tripler d'intensité sous ses pieds. Ses mains s'enfoncent dans les fibres du tapis, ses ongles grattent le bois.

— Ils sont là, murmure Sarah, la voix muant en un râle de gorge profond, une tessiture qui n'est pas la sienne. Ils ne sont pas dessous. Ils sont le dessous.

INTERRUPTION DE FLUX : NOTE DE RECHERCHE OBTENUE DANS LES ARCHIVES DE LA BOUE

Le limon du Bayou Teche possède une mémoire ferro-magnétique. Chaque goutte de sueur versée par un esclave, chaque goutte de sang crachée par un Delacroix tuberculeux, chaque litre de bile déversé par la haine fraternelle a été stocké. Le sol n'est pas de la terre. C'est un disque dur biologique. Et le disque dur est plein.

Camille se penche sur sa sœur. Elle veut la toucher, mais une décharge statique, une puanteur d'ozone mélangée à la vase, la repousse. Sarah est en transe, la tête renversée en arrière, son cou s'étirant jusqu'à l'insupportable.

— Camille ! écoute les murs ! La vase n'est pas de la boue, c'est notre nom ! C'est le nom de ton père, de son père, de celui qui a tenu le fouet et de celui qui a tenu la pelle

!

La voix de Sarah devient un chœur discordant. Elle crache une substance sombre, une écume de limon qui lui barbouille les lèvres.

— Ils ont soif ! Ils ont bu l'eau du bayou jusqu'à l'os, ils ont bu la pluie, ils ont bu les larmes des orphelins, et maintenant que le ciel est de cuivre, ils n'ont plus que nous ! Le Grand Secret, Camille... ce n'est pas un coffre-fort ou un testament caché... C'est que nous sommes la nappe phréatique ! On nous a élevés comme des citernes !

STUMP. STUMP. STUMP.

Le martèlement. Sous elles. Dans les fondations. Le bruit de la canne d'Elias ? Non. Elias est en haut, immobile, un squelette de parchemin qui attend que la pompe s'amorce. Le martèlement vient de la vase elle-même, un piston hydraulique de chair et de terre qui bat le rappel.

La pièce semble se liquéfier. Camille voit les murs de la bibliothèque se ramollir. Les livres — les chroniques familiales, les cadastres, les bibles — commencent à exsuder une humeur noire qui dégouline des étagères. L'odeur ferreuse devient une présence physique, un poids qui lui comprime la poitrine. C'est l'odeur d'un abattoir chauffé à blanc.

Sarah rampe vers le centre de la pièce, là où les planches du sol semblent onduler comme la surface d'un étang. Elle plonge ses mains dans le bois — et le bois cède. Ce n'est plus du pin massif, c'est de la pâte de cellulose saturée d'une boue noire, organique, palpitante.

— Regarde ! hurle Sarah dans un rire qui finit en étouffement. La mémoire remonte !

Une main émerge de la faille. Une main faite de racines entrelacées, de sédiments

compactés et d'une substance qui ressemble à de la graisse humaine gélifiée. Elle ne cherche pas à sortir ; elle cherche à tirer.

Camille recule, ses talons s'enfonçant dans le plancher qui devient spongieux. La réalité s'effiloche comme un vieux rideau de scène. Elle comprend maintenant l'astuce de son père, le vieux vampire Elias. Il ne s'est pas affamé par héroïsme. Il s'est affamé pour devenir sec. Pour devenir de l'amadou. Pour ne plus être une source. Il a verrouillé sa porte pour que la vase ne sente pas l'humidité de ses veines.

— Nous sommes des éponges, Sarah ! crie Camille, sa propre voix lui paraissant lointaine, étouffée par la densité de l'air.

— Des engrais, rectifie Sarah, dont le visage n'est plus qu'un masque de boue où luisent deux yeux fous. Le sang est le lubrifiant de l'histoire, Camille. Et l'histoire a la gorge sèche.

Soudain, le silence tombe. Un silence de tombeau préhistorique. La chaleur semble se condenser en une brume rouge qui envahit la pièce. Camille regarde ses propres mains. La sueur qui perle de ses pores n'est pas transparente. Elle est chargée d'une poussière ferreuse, d'un pigment sombre. Elle transpire le passé. Elle transpire la culpabilité chimique de ses ancêtres.

À l'étage, le martèlement s'arrête brusquement.

Un dernier souffle long, un sifflement de cuir déchiré s'échappe de la chambre du patriarche et résonne par les conduits d'aération. Elias est mort. Le bouchon a sauté.

Sous les lattes de la véranda, quelque chose d'immense, quelque chose qui a attendu que l'eau se retire pour montrer son vrai visage, se contracte. Le sol de la bibliothèque s'ouvre complètement dans un bruit de succion écœurant. Ce n'est pas une cave. C'est une bouche. Une bouche tapissée de la mémoire physique de chaque péché commis

sur cette terre, une vase qui a enfin trouvé le chemin de la surface à travers les conduits de leurs propres artères.

Sarah se laisse glisser dans l'abîme, les bras ouverts, un sourire de dévotion sur ses lèvres goudronnées.

— La vase a soif, murmure-t-elle avant de disparaître dans l'obscurité visqueuse.

Camille reste seule, debout sur un îlot de parquet qui s'effrite, alors que l'odeur de fer devient absolue, une muraille de métal et de mort. Le soleil dehors est une pièce de cuivre rouge qui observe, indifférent, la Louisiane se transformer en un estomac à ciel ouvert. Elle ne peut plus fuir. Ses pieds sont en train de prendre racine dans la décomposition. Ses os deviennent du bois de cyprès. Sa conscience se fragmente en mille souvenirs qui ne sont pas les siens : le cri d'une femme en 1840, le craquement d'un fouet en 1862, le soupir d'un amant empoisonné en 1920.

Tout remonte. Tout est fluide. Tout est soif.

Elle ferme les yeux, et pour la première fois, elle ne décode plus le message du martèlement sous la maison.

Elle devient le battement de cœur de la boue.

Chapitre 6

Le Sang de l'Héritier

Le soleil de Louisiane n'est pas un astre, c'est une autopsie pratiquée à vif sur le paysage. À quatorze heures, l'air n'est plus de l'oxygène, c'est une soupe de plomb et de moustiques vaporisés. Beau Delacroix, la chemise en lin collée à son torse comme une seconde peau de serpent en pleine mue, ne transpire plus : il exsude sa propre faillite. Il est une rature dans le décor, un homme-dette, un cadavre dont les créanciers ont oublié d'organiser les obsèques. Ses mains tremblent. Pas seulement à cause du sevrage de bourbon ou de la cocaïne coupée au talc qui lui brûle les sinus, mais parce que le silence de la demeure Delacroix est un poids physique. Un silence qui pèse trois tonnes de secrets non dits.

Il est devant la porte. Celle d'Elias.

Le bois de chêne est pétrifié, noirci par un siècle d'humidité rancunière. Derrière, le patriarche agonise. Ou peut-être qu'il attend. Le martèlement — ce *thump-thump* sourd et viscéral qui remonte par les fondations — semble s'accorder au rythme cardiaque de Beau.

[NOTE DE PRODUCTION : Utiliser un angle de caméra bas. Gros plan sur la poignée de porte en laiton terni. On doit sentir l'odeur de l'encaustique et de la charogne.]

— Ouvre, vieux débris, siffle Beau. Son propre timbre de voix lui semble étranger, une fréquence radio captée entre deux orages.

Il a besoin de cette signature. Le domaine de Belle-Vase n'est plus qu'un tas de boue

et de sel, mais sur le papier, c'est une garantie. C'est le ticket de sortie pour les salles de jeux de Biloxi, pour les hommes au regard de silex qui l'attendent avec des battes de baseball et des contrats écrits sur du cuir humain.

Beau sort un couteau de chasse de sa ceinture. Ce n'est pas un outil de menuisier, c'est un argument de désespéré. Il l'insère dans la fente du chambranle, cherchant le pêne avec la frénésie d'un rat acculé. Le bois gémit. La maison entière semble inspirer, une immense cage thoracique de cyprès et de bardeaux qui se gonfle.

— Je sais que tu m'entends, Elias ! Les dettes ne meurent pas avec toi ! Elles héritent de nous !

Soudain, le martèlement s'arrête.

Le silence qui suit est plus terrifiant que n'importe quel cri. C'est un vide pneumatique. Beau force, son épaule contre le battant. Il pousse avec la force de ceux qui n'ont plus rien à perdre, pas même leur âme, déjà hypothéquée. Le couteau ripe. L'acier glisse sur le bois durci par le sel.

La lame ne pardonne pas. Elle rencontre la paume de Beau dans un mouvement fluide, presque amoureux.

La douleur n'arrive qu'après. D'abord, il y a le froid. Un froid polaire en plein cœur de la canicule. Beau regarde sa main droite. La coupure est une bouche écarlate, une déchirure parfaite, nette, qui sépare la ligne de vie de la ligne de chance. Le sang n'est pas rouge vif. Il est sombre, presque noir, chargé de la bile des Delacroix.

Il tombe.

Ploc.

La première goutte frappe les lattes du parquet avec le bruit d'un coup de feu. Le bois boit. Il ne laisse pas de tache. Il absorbe le liquide comme une éponge assoiffée depuis le Crétacé.

Ploc. Ploc.

Beau recule, serrant son poignet, mais le sang est attiré par les interstices, par les rainures entre les planches. On dirait que le plancher possède des capillaires, des veines invisibles qui guident l'hémoglobine vers les profondeurs.

Alors, la terre répond.

Ce n'est pas un tremblement de terre. C'est un spasme. Une convulsion gastrique de la géologie louisianaise. Sous la véranda, sous les fondations, sous la vase millénaire, quelque chose vient de recevoir son premier repas décent depuis un siècle. Un grondement sourd monte des entrailles de la propriété. Ce n'est pas du tonnerre ; c'est le bruit d'une mâchoire qui se décroche.

Beau tombe à genoux. Les murs de la demeure Delacroix commencent à vibrer à une fréquence qui fait saigner les gencives.

INTERLUDE : MANUEL DE SURVIE EN MILIEU HOSTILE (ÉDITION BAYOU)

1. Si le sol commence à battre la mesure, ne courez pas. Vos pieds sont déjà des racines.
2. Si votre sang nourrit le bois, remerciez la charpente. Elle est plus affamée que vous n'êtes vivant.
3. La signature d'un mort est toujours plus valide que la promesse d'un lâche.

— Qu'est-ce que... bafouille Beau, sa vision se troublant.

La porte d'Elias s'entrouvre de quelques millimètres. Pas sous l'effet de sa poussée, mais comme une lèvre qui se soulève pour dévoiler un croc. Une odeur s'en échappe. Ce n'est pas l'odeur d'une chambre de malade. C'est l'odeur d'un marais primordial, d'une décomposition qui a atteint un état de pureté divine. C'est l'odeur du fer et du limon.

Le sol sous Beau commence à se liquéfier. Littéralement. Les lattes de chêne dur deviennent visqueuses, molles comme du mastic. Son sang continue de couler, mais il ne s'écoule plus vers le bas. Il est **aspiré**. Des filaments de vase noire, fins comme des cheveux, commencent à percer entre les joints du parquet, s'enroulant autour des chevilles de Beau.

— Papa ? Elias ? À l'aide !

Le martèlement reprend. Mais il n'est plus sous la maison. Il est **dans** les murs. **Thump. Thump. Thump.** C'est une percussion de fête foraine cauchemardesque. La maison danse. Les cadres des ancêtres Delacroix tombent des murs, leurs visages s'effaçant instantanément comme si le temps reprenait ses droits en accéléré.

Beau essaie de se relever, mais sa main blessée est collée au sol. La vase qui remonte l'a scellé au parquet. Il est une extension de la demeure maintenant. Un greffon de viande sur une structure de bois pourri.

Il entend une voix. Ce n'est pas la voix d'Elias. C'est une voix multiple, une chorale de noyés, un murmure de bulles de méthane éclatant à la surface d'un étang noir.

« Merci, l'héritier. Le sang est frais. Le sang est jeune. Le sel nous a assez brûlés. »

La structure sismique s'intensifie. À l'extérieur, les piliers de cyprès du bayou s'élèvent comme des doigts accusateurs. L'eau recule encore, révélant les fondations de Belle-Vase : des ossements, des milliers d'ossements, blanchis par les péchés, servant de pilotis à cette cathédrale de honte.

Beau hurle. Mais le son est étouffé par la vase qui monte désormais de sa propre gorge. Il n'y a plus de dettes. Il n'y a plus de signature. Il n'y a plus de Beau Delacroix. Il n'y a qu'un processus métabolique. La maison est un estomac, et Beau est l'enzyme nécessaire au réveil de l'Occupant.

Une onde de choc finale parcourt la demeure, brisant les vitres, transformant le verre en une pluie de diamants sales. Elias, derrière la porte, laisse échapper un dernier soupir de soulagement. Son contrat est rempli. Le sang a été versé. Le Grand Secret n'est plus un secret, c'est une présence géométrique qui emplit tout l'espace.

La vase n'a plus soif. Elle est en train de boire.

Beau regarde ses doigts devenir gris, sa peau se transformer en écorce, ses veines se remplir de limon. Il réalise, dans un dernier éclair de lucidité avant que son cerveau ne devienne une tourbière, que le patriarche ne cherchait pas à protéger l'héritage.

Il cherchait à empêcher la terre de se souvenir de son nom.

Trop tard.

Le bayou entre par les fenêtres, non pas sous forme d'eau, mais sous forme d'une volonté organique, une marée de boue consciente qui réclame son dû. La demeure Delacroix sombre, non pas dans le sol, mais dans une dimension de pure décomposition.

Le battement s'arrête.

Le silence revient, plus épais qu'un linceul de coton.

Dans la chambre verrouillée, Elias ferme enfin les yeux, alors que le sol finit de digérer son fils.

La Louisiane a une nouvelle racine. Elle est faite de douleur et de dettes impayées.

Et dans l'ombre humide de la véranda, le Grand Secret commence enfin à respirer.

Chapitre 7

L'Agonie du Gardien

La canicule n'est plus un météo-fait ; c'est une sentence de mort qui se lit sur les murs qui suintent. Dans la chambre d'Elias, l'air a l'épaisseur d'un linceul de goudron. Quarante-deux degrés à l'ombre des persiennes closes, et pourtant, le patriarche grelotte sous ses draps jaunis par un siècle de sueurs froides. C'est ici que l'histoire s'arrête de respirer. C'est ici que le Grand Secret commence à gratter sous le parquet.

- 98%.
- Soufre, vase, urine de chat et métal rouillé.
- Un métronome charnel. *Toc. Toc. Toc.* Sous la maison. Sous la peau.

Camille se tient dans l'encadrement de la porte, ses doigts crispés sur un verre d'eau tiède que personne n'ose boire. Beau est là aussi, une silhouette d'ombre et de lin, fixant le coffre-fort imaginaire qu'est devenu le corps de son père. Et Sarah. Sarah qui prie si fort que ses phalanges blanchissent, un rosaire de terre cuite enroulé autour de ses poignets.

Le lit craque. Ce n'est pas un mouvement d'agonisant, c'est le bruit d'une écorce qui se fend. Elias Delacroix ouvre les yeux. Ce ne sont plus des globes oculaires, ce sont deux perles de boue séchée. Sa bouche s'ouvre, un trou noir dans le parchemin de son visage.

— « Vous croyez... que je meurs... de faim ? »

La voix n'est pas humaine. C'est le frottement de deux pierres tombales l'une contre l'autre.

— « Papa, ne parle pas, » murmure Beau, l'instinct de survie déguisé en compassion. « Économise tes forces. On va appeler le médecin de Lafayette. »

— « Le médecin ? » Elias ricane, un bruit sec comme une branche morte qui casse. « Le médecin ne soigne pas le sol. Le médecin ne sait pas... ce qu'est une racine... qui a appris... à chuchoter. »

Il se redresse avec une lenteur obscène. Le craquement de ses vertèbres ponctue le silence. Il pointe un doigt noueux, noir d'une crasse que l'eau ne peut plus laver, vers le sol. Vers le vide. Vers ce qui attend.

— « J'ai arrêté de manger... pour que la terre n'ait plus... de gras à ronger. J'ai asséché mon sang... pour qu'elle n'ait plus de vin... pour ses noces. Je suis le Verrou. Je suis le bouchon de cette bouteille de fiel. »

Camille fait un pas en arrière. Elle sent l'humidité lui lécher les chevilles, bien que le sol soit sec comme un désert de sel. Elle voit le regard d'Elias dévier. Il ne regarde pas Beau. Il ne regarde pas Camille. Il fixe Sarah.

Sarah, dont le murmure de prière s'est arrêté.

Note : Le spectateur doit ici ressentir le malaise d'une trahison domestique mélangée à une cosmogonie de la fange. Sarah est l'archétype de la dévote qui, par amour, nourrit le démon.

— « Qu'est-ce que tu as fait, petite idiote ? » siffle le vieillard.

Sarah ne répond pas. Elle tremble. Ses mains, autrefois si propres, portent des traces de terre noire sous les ongles. Des traces fraîches.

— « Je ne pouvais pas te laisser partir sans rien, » balbutie-t-elle. « Tu devenais si faible... La maison gémissait la nuit. Elle pleurait. Elle me demandait... de l'aide. »

— « Tu l'as nourrie, » conclut Elias, et dans ses yeux, on peut lire la fin du monde. « Tu as versé... quoi ? Le lait des chèvres ? Le sang des oiseaux ? Ou ton propre dévouement ? »

— « J'ai versé ce qu'il fallait pour qu'elle se taise ! » hurle Sarah, éclatant en sanglots qui ressemblent à des spasmes. « Pour qu'elle ne te prenne pas avant l'heure ! »

Un silence lourd tombe sur la pièce. Le battement sous le plancher change de rythme. Ce n'est plus un **toc** de bois contre bois. C'est un **succion**. Un bruit de bouche qui s'ouvre dans la vase. **Slurp. Slurp. Slurp.**

Elias retombe lourdement sur ses oreillers. La lumière dans la chambre vire au sépia, comme une vieille photographie que l'on brûle par les bords.

— « Tu as ouvert la porte, Sarah. J'étais le gardien du jeûne... et tu as invité le festin. »

Il saisit le bras de Camille. Sa main est glaciale, malgré la canicule.

— « Écoutez-moi bien. Le secret... n'est pas l'argent. Le secret... n'est pas les morts dans le bayou. Le secret... c'est que nous ne possédons pas cette terre. C'est elle qui nous cultive. Et la récolte... c'est maintenant. »

Un dernier râle s'échappe de sa poitrine. Ce n'est pas un souffle d'air, mais une expiration de vapeur grise, une brume de tourbière qui s'échappe de ses poumons et

envahit la pièce en quelques secondes. Le corps d'Elias se rigidifie, ses traits se lissent subitement, redevenant le masque de cuir qu'il a toujours porté, mais sans l'étincelle de la volonté.

Attention. Le protocole de réalité Delacroix est corrompu. Le verrou spirituel a été forcé par la charité mal placée. Chargement de la séquence d'effondrement.

Le silence qui suit la mort d'Elias est pire que le bruit de son agonie. C'est un silence qui pèse des tonnes. Un silence qui a des dents.

Puis, le premier craquement.

Ce n'est pas le parquet. Ce sont les fondations mêmes de la logique. Dans le couloir, le papier peint commence à se décoller, révélant non pas du plâtre, mais une peau humide, palpitante, striée de veines sombres. La demeure Delacroix n'est plus une maison. C'est un estomac qui commence à digérer.

— « On doit sortir d'ici, » dit Camille, sa voix étranglée.

— « L'héritage, » bafouille Beau, les yeux fous, fouillant les poches de son père mort. « Il doit y avoir un testament, une preuve, quelque chose... »

— « Beau, regarde tes pieds ! » hurle Camille.

De la boue noire, liquide comme de l'encre et épaisse comme du goudron, commence à sourdre entre les lattes du plancher. Elle ne coule pas de manière naturelle. Elle monte, défiant la gravité, s'enroulant autour des pieds de Sarah qui reste prostrée, en transe.

— « Elle est contente, » murmure Sarah dans un sourire béat et terrifiant. « Elle me

remercie. »

Le corps d'Elias, sur le lit, commence à s'enfoncer. Pas dans le matelas, mais *à travers*. Le tissu se transforme en une substance visqueuse, une membrane qui absorbe le cadavre du patriarche sous les yeux des héritiers. La vase a trouvé son chemin à travers les planches, à travers les serments, à travers la chair.

À l'extérieur, le ciel de Louisiane vire au violet électrique. Les cyprès dans le bayou semblent s'incliner vers la maison, leurs branches comme des doigts crochus réclamant leur part. La sécheresse n'était qu'une inspiration. La mort d'Elias est l'expiration.

Beau hurle alors qu'une racine, grosse comme un bras d'homme et couverte de limon, traverse la fenêtre et vient s'enrouler autour de son cou. Il n'y a pas de cri de douleur, juste le son étouffé d'une gorge qui se remplit de terre.

Camille se jette vers la porte, mais le bois a déjà la consistance de la viande crue. Les murs se rapprochent. La maison n'est plus une structure, c'est un organisme. Le "Grand Secret" respire enfin à pleins poumons, et son haleine sent le sang ancien et l'oubli.

Dans le coin de la pièce, Sarah est déjà à moitié recouverte. La boue lui monte jusqu'à la poitrine, l'enserrant dans une étreinte de mère possessive. Elle ne lutte pas. Elle accueille la vase.

Elias avait raison. Le jeûne est fini.

La demeure Delacroix s'enfonce dans le sol de Louisiane avec un bruit de succion gargantuesque, emportant avec elle les cris, les dettes et le nom d'une lignée qui n'a jamais été que de l'engrais déguisé en aristocratie. Le bayou ne laisse pas de traces. Il ne laisse que des bulles de gaz qui éclatent à la surface de l'eau noire, emportant les

derniers secrets vers les profondeurs où rien ne meurt jamais tout à fait.

Le cycle est bouclé. La vase n'a plus soif. Elle dort. Pour l'instant.

Chapitre 8

L'Éveil du Grand Secret

Le bois ne rompt pas ; il abdique. Sous les bottes en croco de Beau Delacroix, la véranda n'émet pas le craquement sec du pin mort, mais le déchirement humide d'un ligament arraché à vif. C'est un son de succion, une onomatopée visqueuse qui remonte des profondeurs de la Louisiane, là où le sel a fini de dévorer les racines de l'ordre établi.

« Avis à la population : La sécheresse est officiellement terminée. Mais ce qui tombe du ciel n'est pas de l'eau. Répétez. Ce n'est pas de l'eau. Préparez les masques. Fermez les yeux. Dieu a une pneumonie. »

La première lame de plancher vole en éclats, mais les éclats ne retombent pas. Ils flottent un instant dans l'air saturé de fer, suspendus par des filaments de mucus translucide. Et puis, la pression explose. Ce n'est pas une éruption géologique, c'est un accouchement architectural. Une masse de racines de cyprès, noires et luisantes comme des muscles écorchés, jaillit des fondations. Elles ne cherchent pas la lumière ; elles cherchent des chevilles, des poignets, des lignées. Elles sont tressées avec des lambeaux de chair ancienne, des vestiges de tissus qui n'ont pas vu le jour depuis que le premier Delacroix a décidé de bâtir son empire sur un mensonge humide.

Beau recule, ses talons tambourinant contre le bois qui ramollit. « Non, non, c'est à moi, tout ça est à moi ! » hurle-t-il à la gueule du vide. Sa voix sonne creux, comme si l'air lui-même refusait de porter ses revendications. À ses pieds, le sol devient une bouche. La structure de la maison Delacroix — cette fière bâtisse blanche, symbole de la domination de l'homme sur le marais — commence à transpirer une huile

sombre. Les murs respirent. Le papier peint à fleurs de lys cloque, se boursoufle, et laisse s'échapper une odeur de marée basse et de cadavre de luxe.

1. La main de Camille Delacroix agrippée au chambranle de la porte. Ses ongles s'enfoncent dans le bois. Le bois saigne une sève rouge corail.
2. La véranda se soulève comme la poitrine d'un géant asthmatique. La forêt de cyprès souterraine déploie ses doigts ligneux.
3. La pluie commence. Des flocons de cendres grises mêlés à des mottes de vase fétide. La gravité semble inversée.

Camille regarde ses mains. Le lin de sa robe est déjà souillé de cette suie grasse qui tombe du plafond invisible des nuages. Ce n'est pas de la pluie. C'est le passé qui retombe en miettes sur le présent. Chaque flocon de cendre est une promesse non tenue, chaque motte de vase est un péché enterré que la terre ne peut plus digérer.

« Regarde, Beau ! » crie-t-elle, et sa voix est un mélange de terreur et d'extase sauvage. « Il ne meurt pas ! Il se réveille ! »

Elias, là-haut, dans sa chambre-caveau, doit rire de son rire de parchemin. Le vieil homme a cessé de manger pour ne plus être un intermédiaire. Il voulait affamer la Chose. Mais la Chose a trouvé d'autres sources de protéines. Elle a trouvé la haine de Beau, la tristesse de Camille, et la dévotion toxique de Sarah.

Soudain, le battement. *Boum-houm.* Un rythme sourd, infrasonore, qui fait vibrer les dents dans les gencives. Cela vient de sous la maison. Ce n'est plus le martèlement de la canne du patriarche. C'est le cœur du Grand Secret qui s'est enfin synchronisé avec la canicule.

Sarah apparaît sur le seuil, les bras en croix, le visage tourné vers le ciel de goudron. Elle reçoit la vase sur ses paupières comme s'il s'agissait d'un onguent sacré. « Le

baptême des profondeurs », murmure-t-elle. Sa voix est déjà étouffée par la boue qui s'insinue dans sa gorge. Elle ne recule pas quand une racine, épaisse comme une cuisse d'homme, s'enroule autour de sa taille. Elle ne lutte pas quand les fibres de bois pénètrent ses pores. Elle devient une extension du mobilier, un ornement de chair pour cette demeure qui n'a plus besoin d'architecte.

Beau, lui, se bat. Il sort un revolver de sa ceinture, un jouet d'acier brillant contre l'obscurité organique. Il tire. *Pan. Pan. Pan.* Les balles s'enfoncent dans la masse de racines et de chair avec un bruit de bouchon de liège qu'on enfonce dans du beurre. Pas de sang. Juste un suintement de mélasse noire. La Chose ne se soucie pas du plomb. Elle mange le bruit. Elle mange l'intention.

« Camille, aide-moi ! »

Mais Camille est déjà loin. Elle est dans la métaphysique de la catastrophe. Elle voit la maison se déformer. Les piliers de la véranda se tordent comme des membres atteints de rachitisme. Le Grand Secret ne remonte pas seulement ; il réclame son espace. La structure de bois n'est qu'une cage thoracique trop étroite pour le monstre qu'elle a abrité pendant un siècle.

Le sol explose une seconde fois, plus violemment. Un geyser de vase ferreuse asperge les murs, recouvrant les portraits des ancêtres. Les visages sévères des Delacroix disparaissent sous une couche de limon, effacés de l'histoire par la main de la nature outragée. C'est une épuration par la boue.

Ne cherchez pas de logique dans la géométrie de la scène. Les coins de la pièce n'ont plus 90 degrés. L'espace se courbe selon la volonté de la Vase. La maison est une gorge. Nous sommes le bol alimentaire. La seule différence entre un héritier et un engrais, c'est le temps qu'il met à se décomposer.

Le plafond de la véranda cède sous le poids de la cendre accumulée. Des tonnes de débris gris s'abattent sur Beau, le clouant au sol de chair. Ses cris sont brefs, étouffés par un bouchon de vase qui semble avoir une volonté propre. La boue ne se contente pas de tomber ; elle rampe. Elle cherche les cavités. Elle remplit les bouches, les oreilles, les poches vides des ambitieux.

Camille se jette vers la porte, mais le bois a déjà la consistance de la viande crue. Ses doigts s'enfoncent dans le cadre de la porte comme dans un flanc de bœuf. Les murs se rapprochent. La maison n'est plus une structure, c'est un organisme. Le "Grand Secret" respire enfin à pleins poumons, et son haleine sent le sang ancien et l'oubli. L'odeur est une attaque frontale : un mélange de marécage, de pièces de monnaie oxydées et de vieille sueur de peur.

Dans le coin de la pièce, Sarah est déjà à moitié recouverte. La boue lui monte jusqu'à la poitrine, l'enserrant dans une étreinte de mère possessive. Elle ne lutte pas. Elle accueille la vase. Ses yeux, avant de disparaître sous le masque gris, brillent d'une ferveur de martyr. Elle a enfin trouvé quelque chose d'assez grand pour l'absorber totalement.

Elias avait raison. Le jeûne est fini. La maison Delacroix ne se contente plus de sa propre ombre. Elle a besoin de matière. Elle a besoin de cette masse critique de tragédie pour s'enfoncer définitivement dans le ventre mou de la Louisiane.

Dehors, le bayou s'avance. L'eau noire n'est plus une frontière ; c'est un tapis roulant. Les racines de cyprès et les chairs anciennes fusionnent dans une danse de mort lente. Le Grand Secret n'est pas un monstre tapi dans l'ombre, c'est le sol lui-même qui en a assez de porter des noms de famille.

La demeure Delacroix s'enfonce dans le sol avec un bruit de succion gargantuesque, emportant avec elle les cris, les dettes et le nom d'une lignée qui n'a jamais été que de l'engrais déguisé en aristocratie. Les fenêtres éclatent vers l'intérieur, laissant entrer la

marée de vase qui transforme les couloirs en veines bouchées. Les lustres en cristal tintent une dernière fois avant d'être engloutis par le limon.

Le bayou ne laisse pas de traces. Il ne laisse que des bulles de gaz qui éclatent à la surface de l'eau noire, emportant les derniers secrets vers les profondeurs où rien ne meurt jamais tout à fait. La chaleur du jour s'évapore dans la moiteur de l'engloutissement. Les piliers de cyprès reprennent leur place. Les ossements se mêlent aux racines.

Le cycle est bouclé. La vase n'a plus soif. Elle dort. Pour l'instant.

Chapitre 9

Le Sacrifice de la Dévote

Le thermomètre sur la véranda a explosé à quatorze heures, incapable de contenir davantage le mercure qui hurlait sous le soleil de Louisiane. Le verre a crépité comme un coup de feu étouffé, et avec lui, les dernières prétentions de civilité des Delacroix. La moiteur n'est plus une météo, c'est une sentence de mort. L'air est si dense qu'on pourrait le découper à la machette pour en faire des briques de soupe fétide.

Dans le salon aux boiseries qui pleurent de la résine noire, Sarah Delacroix est à genoux. Elle ne prie pas le Dieu des Écritures ; elle prie la chose qui gratte sous les lattes du plancher. Sa robe de lin blanc est maculée de limon jusqu'aux cuisses. Elle a ouvert les fenêtres, laissant entrer non pas une brise, mais l'haleine de cadavre du bayou en plein retrait.

— « Reçois l'offrande de la servante, murmure-t-elle, les yeux révulsés montrant un blanc crayeux strié de capillaires éclatés. Je suis la coupe. Verse-toi en moi. »

Elle brandit un couteau à désosser dont la lame luit d'un éclat graisseux. Dehors, la sécheresse a fait reculer les eaux de cinquante mètres, exposant une forêt de piliers de cyprès qui ressemblent à des phalanges de géants pointées vers un ciel vide. La vase n'est pas immobile. Elle ondule. Elle vibre. Un battement de cœur colossal qui résonne jusque dans les plombages des dents de Camille, debout dans l'embrasement de la porte, le sac de voyage à la main.

— « Sarah, pose ça. On se tire. La maison est en train de basculer, tu ne le sens pas ? »

[NOTE DE PRODUCTION : CAMILLE REPRÉSENTE LA LOGIQUE DÉFAILLANTE DU SPECTATEUR. ELLE CROIT ENCORE AUX ISSUES DE SECOURS. ERREUR.]

Camille regarde sa sœur. Sarah n'est plus là. Elle est devenue un prolongement de la boue. Le sol se bombe sous ses genoux. Les lattes de chêne, posées par des esclaves dont les noms ont été rincés par le temps, craquent avec un bruit de côtes brisées.

— « Tu n'as jamais compris, Camille, siffle Sarah sans la regarder. On ne part pas d'ici. On est l'engrais. Elias le savait. Il s'est affamé pour que la Bête n'ait que de la peau et des os à ronger. Mais moi... moi je suis pleine de vie. »

Un cri strident déchire le bourdonnement des cigales. Il vient du bureau au sous-sol. Beau.

Le coffre-fort de la cave (immergé à 20%).

BEAU DELACROIX (35 ans, sueur rance, panique oculaire).

BEAU : (tirant sur une poignée de fer) Viens là, sale pute ! Tourne !

Le coffre-fort, un monstre d'acier de l'époque de la Reconstruction, est à moitié enfoncé dans une résurgence de vase noire qui s'est infiltrée par les fondations. Beau a les mains en sang à force de frapper sur la combinaison. Il ne voit pas que la vase rampe le long de ses bottes en cuir d'alligator.

BEAU : Y'a des millions là-dedans. Le rachat. La sortie. J'vais pas laisser la boue bouffer mes actions !

La vase remonte. Elle a la consistance d'un pétrole vivant, une mélasse intelligente.

Elle s'engouffre dans ses narines au moment où il hurle.

Camille entend le gargouillis. C'est le bruit d'un évier qui se bouche avec du sang et de la terre. Elle fait un pas vers l'escalier, puis s'arrête. L'odeur ferreuse est insupportable. C'est l'odeur d'une boucherie à ciel ouvert sous un soleil de plomb.

Sarah se lève. Elle entaille la paume de sa main avec une lenteur cérémonielle. Le sang tombe sur le bois. Mais au lieu de s'étaler, il est aspiré instantanément par les rainures. Le martèlement sous la maison s'arrête. Un silence pire que le vacarme s'installe.

— « Regarde, Camille ! Il accepte ! »

Le sol ne se contente plus de craquer. Il se liquéfie. La maison Delacroix, ce monument d'arrogance blanche aux colonnes néo-classiques, commence à s'enfoncer. Pas d'un coup. C'est une déglutition. La terre est une gorge et la demeure est un os trop gros qui finit par passer.

Camille recule. Elle voit Beau apparaître en haut des marches de la cave. Enfin, ce qu'il en reste. Ses jambes ont disparu, remplacées par une traîne de boue informe qui semble soudée à son tronc. Il rampe, ses ongles griffant le tapis de soie, tirant toujours une sacoche de cuir remplie de lingots inutiles. Il ne crie plus. Ses yeux sont pleins de vase. Il ressemble à une statue de jardin inachevée que le sculpteur aurait décidé de noyer dans les égouts.

— « Aide... moi... » articule Beau dans un jet de bulles noires.

Camille regarde le sac de sport à ses pieds. La clé de la voiture est là. La route est encore visible, une ligne de goudron fondant qui s'échappe vers la Nouvelle-Orléans.

Elle pourrait courir. Elle pourrait laisser cette lignée de psychopathes et de dévots se faire digérer par le delta.

Mais ses pieds sont lourds.

Le "Grand Secret" émerge enfin entre les lames brisées du salon. Ce n'est pas un serpent, ni un alligator albinos, ni un fantôme. C'est une masse de racines, de cheveux et de chair pétrifiée qui palpite. C'est la mémoire géologique de chaque crime commis sur cette terre depuis que le premier Delacroix a posé un pied dans le marais. C'est une archive organique.

Sarah s'avance vers la masse. Elle ouvre les bras.

— « Je suis la fin du nom, exhorte-t-elle. Je suis le dernier repas. »

La chose s'enroule autour de ses chevilles avec une tendresse de pieuvre. Sarah sourit. Une extase terrifiante illumine son visage alors que son corps est lentement tiré vers le bas, s'enfonçant dans le plancher comme si le bois était devenu du mercure.

Camille sent le vertige. Elle comprend que la vase ne veut pas seulement leurs corps. Elle veut l'effacement. Le bayou réclame son espace. La civilisation n'était qu'une parenthèse de sel sur une plaie d'eau douce.

[FRAGMENT DE JOURNALISME GONZO RETROUVÉ DANS UN DOSSIER CORRODÉ] :

"Le domaine Delacroix a toujours été une erreur topographique. On ne construit pas un empire sur un soupir de la terre. Les autorités ont cessé de chercher les corps. On ne cherche pas des aiguilles dans une botte de boue quand la botte de boue est vivante et qu'elle a faim de silence."

Beau attrape la cheville de Camille. Ses doigts sont froids, gluants.

— « Reste... Camille... l'or... il brille dans le noir... »

Elle regarde son frère. Elle regarde sa sœur dont seule la tête dépasse encore du sol du salon, chantonnant un psaume inaudible alors que la vase emplit sa bouche. Elle regarde l'entité sous la maison, cette force aveugle qui n'a pas de morale, seulement une nécessité biologique d'équilibre.

La maison Delacroix s'incline brusquement. Un angle de quarante-cinq degrés. Les lustres explosent. Les portraits des ancêtres — ces hommes à moustaches cirées et ces femmes en crinolines — glissent de leurs clous et tombent dans la mare montante de limon, leurs regards sévères s'effaçant sous la couche de gris.

Camille lâche son sac. Le cuir disparaît sous la surface en une seconde. Elle réalise que fuir est une fiction. On ne fuit pas sa propre composition chimique. Ils sont faits de cette eau. Ils sont faits de ce sang noirci par le soleil.

Elle s'assoit sur ce qui reste d'un fauteuil Louis XV. L'eau — non, la chose — lui lèche les mollets. C'est presque frais. C'est presque un soulagement après cette canicule de fin du monde. Elle regarde Beau s'enfoncer, sa main agrippant toujours sa sacoche de lingots qui l'entraîne vers le fond comme une ancre de cupidité. Elle regarde Sarah disparaître complètement, une dernière bulle de dévotion éclatant à la surface de la boue.

— « D'accord, murmure Camille au vide. J'ai compris. »

Elle ne lutte pas quand la structure cède. Elle ne lutte pas quand la pression de la vase brise les fenêtres et transforme la demeure en une immense seringue de terre injectée dans les veines du bayou.

La demeure Delacroix s'enfonce dans le sol avec un bruit de succion gargantuesque,

emportant avec elle les cris, les dettes et le nom d'une lignée qui n'a jamais été que de l'engrais déguisé en aristocratie. Les fenêtres éclatent vers l'intérieur, laissant entrer la marée de vase qui transforme les couloirs en veines bouchées. Les lustres en cristal tintent une dernière fois avant d'être engloutis par le limon.

Le bayou ne laisse pas de traces. Il ne laisse que des bulles de gaz qui éclatent à la surface de l'eau noire, emportant les derniers secrets vers les profondeurs où rien ne meurt jamais tout à fait. La chaleur du jour s'évapore dans la moiteur de l'engloutissement. Les piliers de cyprès reprennent leur place. Les ossements se mêlent aux racines.

Le cycle est bouclé. La vase n'a plus soif. Elle dort. Pour l'instant.

Chapitre 10

Le Silence de la Vase

Le ciel n'a pas simplement craqué ; il s'est ouvert comme une plaie infectée sur le flanc de la Louisiane, déversant un liquide qui n'avait plus rien de la pluie, une cascade de plomb fondu et de fureur atmosphérique. L'électricité statique fait danser les cheveux de Camille, des filaments de cuivre cherchant un ancrage dans un monde qui se dérobe. Sous ses pieds, la véranda des Delacroix ne grince plus. Elle gémit. C'est un son organique, le râle d'un grand fauve dont on brise la colonne vertébrale. La pression barométrique a chuté si brusquement que les tympanes de Camille claquent, la projetant dans un silence ouaté où seul subsiste le battement sourd, rythmique, qui remonte maintenant du sol. Ce n'est plus un martèlement de canne. C'est le cœur du bayou qui bat la mesure de son festin.

L'eau monte, mais pas par les berges. Elle sourd de la terre, une exsudation de vase noire et huileuse qui liquéfie les fondations. La maison, cette carcasse de bois de rose et de non-dits, entame sa descente. Ce n'est pas un effondrement brutal, c'est une ingestion.

[OBSERVATION CLINIQUE : LIQUÉFACTION DES SOLS ET MÉMOIRE GÉNÉTIQUE]

Phénomène : La demeure Delacroix perd sa résistance au cisaillement. Les sables mouvants ne sont pas une légende ; ils sont la réponse de la physique à l'arrogance architecturale. Le limon s'insinue dans les mortaises, lubrifie les chevilles de bois, transforme le foyer en une bouche d'aspiration.

Camille recule jusqu'au bord du perron, là où l'herbe calcinée par la sécheresse disparaît déjà sous une pellicule de boue ferreuse. Elle voit les fenêtres du

rez-de-chaussée se remplir. Ce n'est pas de l'eau claire. C'est une soupe de sédiments, de racines pourries et de restes innommables exhumés par la crue. À travers le verre qui commence à se fissurer sous la poussée hydrostatique, elle aperçoit le portrait d'Elias. La toile, vieille de quatre-vingts ans, semble se liquéfier. Le visage du patriarche s'étire, ses yeux de peinture s'écaillent, et soudain, le cadre explose. La vase s'engouffre dans le salon avec le bruit d'une déglutition gargantuesque. Les lustres de cristal, derniers vestiges d'une opulence volée au sang des esclaves et à la sueur des métayers, s'entrechoquent avec un tintement de fête funèbre avant d'être étouffés par la masse noire.

La maison est une seringue. Elle injecte l'histoire des Delacroix directement dans les veines de la terre.

« C'est fini, Elias », murmure-t-elle, mais sa voix est dévorée par le tonnerre.

Elle se souvient de l'odeur de la chambre du vieillard. Cette odeur de poussière et de renoncement. Elle imagine le corps de son grand-père, ce gisant de cuir, flottant maintenant entre deux eaux dans sa chambre verrouillée, ses poumons se remplissant de cette vase qu'il a tenté d'affamer. On ne peut pas affamer la faim. On ne peut pas murer le vide. Le Grand Secret n'était pas un cadavre dans un placard ; c'était la soif de la terre elle-même, un besoin viscéral de réclamer ce qui lui avait été emprunté pour bâtir ce domaine maudit.

Soudain, le sol se dérobe. Un pilier de cyprès, vieux de deux siècles, jaillit de la boue comme une lance, manquant de peu l'épaule de Camille. Les piliers ne soutiennent plus la maison ; ils retournent à la forêt. Ils reprennent leur place dans le chaos végétal. La demeure se disloque. Le toit en bardeaux s'affaisse au centre, formant un entonnoir qui aspire les souvenirs de Beau et les prières inutiles de Sarah. Camille voit une Bible flotter un instant, les pages gonflées par l'humidité, avant qu'une main de boue — ou peut-être simplement une racine tourmentée — ne la tire vers le bas.

Elle n'a pas peur. C'est la chose la plus terrifiante. Elle ressent une clarté nouvelle, une résonance. Le martèlement dans le sol a cessé. À sa place, un vrombissement basse fréquence parcourt ses os. Elle comprend maintenant pourquoi Elias se taisait. Pourquoi il frappait le sol. Il ne donnait pas d'ordres. Il négociait. Il offrait des morceaux de son âme pour retarder l'inévitable.

Séquence poétique : Ballade du limon

Le sel ne sauve pas les racines.

Le sang ne cimente pas les pierres.

La vase attend que le fils s'incline,

Et que la fille devienne la terre.

Le niveau de l'eau atteint désormais ses genoux. Le bayou est une bête qui a enfin brisé sa laisse. Camille regarde la façade de la maison s'enfoncer. L'étage noble n'est plus qu'à quelques centimètres du miroir d'eau noire. Elle voit les derniers reflets de la foudre sur le bois peint en blanc, un blanc qui semble désormais obscène face à la vérité chromatique de la boue.

Un remous plus violent que les autres soulève des débris. Un berceau vide. Un fauteuil à bascule. Des ossements. Beaucoup d'ossements. Ils ne sont plus "trop humains" ; ils sont simplement des composants chimiques retournant au grand cycle. Le calcium des Delacroix nourrira les saules pleureurs de la saison prochaine. C'est une justice biologique, froide et absolue.

La maison disparaît. Dans un dernier souffle d'air expulsé des conduits de cheminée, elle s'enfonce complètement. Il ne reste qu'un tourbillon de mousse brunâtre et de détritrus. Le silence revient, mais ce n'est plus le silence de la sécheresse. C'est le silence de la satiété.

Camille se tient seule sur un îlot de boue qui s'effrite. Elle baisse les yeux sur ses mains. Elles sont couvertes de ce limon ferreux. Elle porte la marque. Elle est la

dernière Delacroix, ce qui signifie qu'elle est désormais le canal. La vase a bu le sang d'Elias, elle a digéré le bois et la pierre, mais elle a besoin d'un témoin. Elle a besoin d'une gardienne pour le prochain cycle.

Elle sent la vase s'agiter sous ses pieds, une caresse gluante, une promesse. La soif reviendra. Ce n'est pas une fin, c'est une hibernation. La pluie ralentit, se transformant en un crachin tiède qui semble vouloir coller la boue sur sa peau pour l'éternité.

Camille ferme les yeux et écoute. Quelque part, loin sous les couches de sédiments, sous les chambres englouties et les squelettes des cyprès, quelque chose vient de roter de contentement.

Elle fait un pas, puis un autre, s'éloignant de ce qui fut autrefois son nom. Ses pieds s'enfoncent à chaque enjambée, laissant des empreintes qui se remplissent instantanément de cette eau noire et grasse. Elle ne lutte plus. Elle ne fuit pas. Elle marche simplement vers la lisière du bois, là où le bayou ne fait plus de distinction entre le solide et le liquide.

Le secret est dans ses veines maintenant. Elle sent le fer de la vase circuler dans ses artères. Elle sait que chaque mot qu'elle prononcera à l'avenir aura le goût de l'eau stagnante. Elle sait que, dans vingt, cinquante ou cent ans, la terre commencera à vibrer à nouveau. Et elle sera là, ou ses héritiers, ou simplement son ombre, pour nourrir la bête.

Le bayou a repris son bien. Les bulles de gaz éclatent à la surface avec une régularité de métronome. Le ciel, désormais d'un gris de cendre, observe l'eau reprendre sa place souveraine sur le monde. La vase dort, l'estomac plein de l'orgueil des hommes, attendant patiemment que la chaleur revienne pour évaporer ses réserves et lui redonner le goût du sang.

Camille s'arrête une dernière fois, se retourne vers l'endroit où la demeure Delacroix trônait autrefois. Il n'y a rien. Juste l'étendue plate, sombre et miroitante du bayou,

sous laquelle tout est devenu identique. Tout est devenu vase. Et la vase est paisible.

FIN

Merci d'avoir lu "La Vase a Soif"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)